

de prendre des mesures efficaces pour sauver ses braves troupes d'un désastre aussi menaçant.

Il s'est replié tout à coup, et nous avons le plus grand espoir qu'il ait pu gagner de vitesse sur les colonnes ennemies.

Après avoir vaillamment défendu Beaugency et entravé l'approche des Allemands par cette rive du Saône, après avoir livré quatre batailles successives et forcé le duc de Mecklembourg à renoncer à ses projets, il a dû abandonner une ligne militaire devenue de plus en plus difficile à conserver par les manœuvres et la tactique du général prussien.

Cependant la noble résistance de ses colonnes, l'élan et l'impétuosité de ses soldats ont prouvé dans ces brillants engagements que la deuxième armée de la Loire était un obstacle sérieux, élevé tout à coup contre l'invasion.

L'ennemi a pu juger, à ses propres dépens de quels éléments formidables nos nouvelles divisions étaient formées, et s'apercevoir que l'exécution de ses plans trouverait désormais des difficultés sur lesquelles il était loin de compter.

Les services signalés qui viennent d'être rendus à la France par les corps d'armée sous les ordres du général Chanzy, ont ramené le courage abattu de la nation, et tout en relevant glorieusement l'honneur de nos armes, ils ont donné une nouvelle preuve de la valeur et du dévouement de notre noble pays est doué.

Ce ne sont plus de vieux soldats d'Afrique qui combattent, ce n'est plus une armée régulière qui se mesure contre les soldards prussiens, c'est l'élite de la population, la jeunesse de toutes les classes de la société, des hommes sortis de leurs châteaux, de leurs comptoirs, de leurs ateliers, de leurs champs, qui, sans jamais avoir appris le métier des armes, viennent affronter les canons de l'ennemi et mourir avec dévouement pour sauver la patrie.

Miraculeux efforts ! cet héroïsme de notre race marquera dans l'histoire du monde comme un des traits les plus saillants de la valeur française, ce sera une de nos gloires.

Après avoir payé un juste tribut à nos héroïques légions, nous devons reprendre froidement le cours de nos opérations stratégiques.

Le prince Frédéric-Charles, s'appuyant sur Blois, lancera évidemment des forces considérables pour couper la retraite de notre 2^e armée ; le duc de Mecklembourg, quoique surpris d'abord par des mouvements de retraite auxquels il ne s'attendait pas, n'aura pas manqué de déployer ses colonnes et de s'avancer entre Beaugency et Vendôme.

Nous avons, d'après nos calculs, une journée de marche sur l'ennemi, soit que nous ayons l'intention de nous replier hors de son atteinte immédiate, soit que nous voulions livrer bataille après nous être renforcés des troupes du Mans et de Tours.

Devant les masses qui convergent sur ses flancs, le général Chanzy doit surtout s'efforcer à traverser la Loire entre Blois et Tours, et se jeter, s'il en a le temps, sur cette dernière ville ; nous avions pensé un moment qu'il chercherait à gagner la Bretagne, mais d'après les télégrammes prussiens, il suit la direction du sud-ouest.

En tous cas, nous devons nous attendre à de graves événements dans le triangle formé par Blois, Vendôme et Tours.

Nous sommes toujours sans nouvelles de Bourbaki, mais nous restons persuadés qu'après avoir rallié ses corps d'armée, il cherchera à tirer profit de la position momentanée de l'ennemi, qui a dû s'affaiblir considérablement sur ses derrières, pour opérer sa marche en avant.

Nous ne serions pas étonnés d'apprendre que le général ait accompli le plan que nous lui préions depuis trois jours, qui serait de marcher par Gien, Montargis et Fontainebleau à l'attaque de l'armée assiégée ; nous ne serions pas étonnés non plus qu'il put opérer sa jonction avec les 30,000 hommes du général Faidherbe, qui, après avoir passé la Fère, paraît se diriger vers le Sud.

Quelque hasardeux que ce plan puisse être, il est fort possible qu'il ait été conçu ; et que par une vigoureuse exécution il ne parvienne à changer entièrement la face des choses autour de Paris.

Phalsbourg et Montmédy viennent de capituler, et quoique ces événements soient

d'une importance secondaire, nous ne pouvons nous empêcher de signaler cette résistance de plusieurs mois, au milieu de privations, de malheurs, de dangers de toutes sortes.

Ces drames lointains disparaissent devant la grandeur des opérations militaires de chaque jour ; mais plus tard, lorsque l'histoire reviendra examiner en détail les péripéties de la guerre, que de hauts faits, que de traits héroïques qui sont aujourd'hui passés sous silence.

Le siège de ces deux petites forteresses aura sa glorieuse page auprès de Strasbourg, de Belfort, de Bitsche, de Toul.

(International.)

LA FÈRE

La Gazette de Cambrai pu blie les détails suivants sur la Fère :

Nous avons été voir La Fère, qui est épouvantablement démolie. — Les casernes ont été incendiées, il n'en reste plus qu'un corps de bâtiment fort abîmé. — Au pavillon de l'horloge il ne reste plus rien, tout est brûlé ; rien n'est plus pénible à voir que ces lits en fer dans la cour, dans l'intérieur des murailles incendiées ; les uns brisés, les autres suspendus à des crochets. Une énorme poutre brûlée encore — il restait encore dans la muraille deux médaillons, l'un représentant le passé, Napoléon III — à deux époques bien néfastes pour la France — 1815, 1870.

Je crois qu'il n'y a pas de maison qui n'ait été atteinte par des projectiles ; car, à La Fère comme partout, ces brigands ont tiré sur les maisons, laissant complètement intactes les murailles. Beaucoup d'habitants sont ruinés, il y a entre autres une maison d'épicerie, Hodé-Devienne, qui était en face des casernes, complètement démolie et brûlée. — Nous sommes entrés chez un menuisier ; une bombe avait crevé le toit, percé le plafond et éclaté dans le rez-de-chaussée ; tous les entrefonds étaient démolis et trois murs lézardés : c'est une maison à abattre. Il faut le dire aussi que les obusiers de Soissons avaient été amenés à La Fère et que les Prussiens ont tiré avec nos munitions et nos projectiles. L'école d'artillerie, appelée le Château, en porte des traces évidentes ; les murs d'une épaisseur et d'une solidité incompréhensibles, ont reçu des bombes françaises qui ont écrasé les briques à une profondeur d'environ 25 centimètres sans pénétrer à l'intérieur ; cela fait l'effet d'une niche où il manque un buste. Quant aux entrefonds, ils ont été démolis par les projectiles entrés par les fenêtres. Il faudra abattre le bâtiment tellement il est endommagé. Je suis entré dans une chambre grande comme un bureau ; elle n'avait reçu que cinq bombes. Tout est en proportion. Pour que leur réputation de cruauté ne soit pas volée, ils se sont conduits comme d'habitude, continuant le bombardement deux heures, après que le drapeau blanc fut arboré ; bien sûr qu'ils ne le voyaient pas, puis qu'ils fusillaient le porte-étendard. Le commandant de place, Planche, s'en est plaint ; peut-être que Guillaume répondra ce que l'officier a répondu aux docteurs des ambulances sur lesquelles on a tiré aussi quand ils ont quitté La Fère en cabriolet, le drapeau blanc à croix rouge mis dans le portefeuille, « qu'il fallait acheter des binocles à ses hommes » (historique).

Les Prussiens réparaient la gare, le télégraphe marchait, et un pont du chemin de fer que les Français avaient fait sauter sur le point d'être réparé. Il y avait même un train qui par dérision portait le drapeau tricolore ; il fallait voir comme tous ces gonifres se rengorgeaient ; ils ne sont plus aussi fiers maintenant.

Nous avons quitté la route de Vendeuil et sommes revenus par Remigny, Montescourt et Essigny-le-Grand. Heureusement ; sans cela, nous les aurions rencontrés venant de faire leur exploit du côté que je vais raconter.

En arrivant dans le faubourg, à St-Quentin, en voyant les cafés fermés jeme suis douté qu'il était arrivé quelque chose d'extraordinaire. En effet, trois messieurs qui ont un toupet infernal étaient venus en ville. L'un dans le faubourg d'Isle, alla accoster un groupe d'une trentaine d'ouvriers. Un de ceux-ci lui tendit la main, le culbuta de son

cheval, sauta en croupe et se sauva à Cambrai. Un autre l'aurait à coups de couteau dans le faubourg Saint-Martin. La même scène se représenta parce que des soldats trouvant qu'on ne leur donnait pas assez vite à manger, incendièrent la maison. Une rixe s'en suivit. Ils brûlèrent une deuxième maison, lancèrent des obus sur la ville et tirèrent des coups de fusils qui tuèrent une femme, deux hommes, et en blessèrent une dizaine.

Ce que je ne pardonne pas à ces coquins-là, c'est de porter sur eux des boîtes incendiaires. Ils n'ont qu'à tremper des chiffons dont ils sont porteurs dans le liquide, en badigeonner les boîtes, et mettre le feu et je promets que ça brûle bien.

Tu sais qu'on a repris Ham, 157 soldats prussiens 13 officiers, tu peux citer les chiffres, je te les garantis : ils se sont fait prendre bêtement. Voilà la chose. Par le brouillard on a passé à la baïonnette la garde prussienne qui n'y a vu que du feu. La troupe est entrée sans bruit et a été prendre les officiers au café. Les uns jouaient au billard, les autres tenaient la porte pour sortir. Les soldats ont fait la chasse aux Prussiens dans la ville pendant une grande partie de la nuit. Ceux qui étaient renfermés dans la forteresse se sont rendus le lendemain, après avoir tué un soldat qui accompagnait un parlementaire qui est lui-même blessé à l'œil, qu'il perdra très-probablement. Seulement, ils sont excusables parce qu'on n'avait pas de drapeau blanc.

On leur a pris des voitures de bagages, produits de leurs rapines. MM. les officiers font main basse sur l'argenterie, les pendules, les tapis, les rideaux, les jouets d'enfants, le vin, le sucre, les couvertures ; c'est une manière de profiter de la victoire que les Français ne connaissent pas. Pour emporter les objets volés ils prennent naturellement des voitures et des chevaux, calèches et carioles pour transporter en même temps MM. les officiers. Le commandant n'était pas content du tout de la manière dont on s'est laissé prendre. Les officiers ont couché à la prison comme leurs soldats ; aucun hôtelier n'ayant voulu les recevoir tellement ceux qui sont restés ici un jour et demi se sont bien conduits.

Les officiers ont voulu tuer M. Quéquignon, fabricant de sucre, parce que faisant un feu énorme, ils avaient mis le feu dans une cheminée, ils l'avaient empoigné au collet et voulaient le faire fusiller. Il leur demanda de lui expliquer ce qu'ils avaient, puisqu'ils venaient de le prendre au lit. Ils acceptèrent ces explications, mais pour le punir lui prirent deux beaux chevaux de luxe.

Des soldats tuèrent un jeune homme de 28 ans, cultivateur qui avait bu avec eux toute l'après-midi. Il paraît que ce jeune homme qui ne possédait pas tous ses esprits entra dans leur chambre une petite fourche à la main, ils le lardèrent de coups de baïonnettes. Tu as vu dans les journaux ce que le commandant écrivit le lendemain à la commission qui se rendit à son appel ; ils emmenèrent MM. Souplet et Poette comme otages.

ROME

Rome, 4 décembre.

On ne sait rien de positif de l'excursion du roi à Rome. La commission chargée d'organiser les fêtes s'ingénie à trouver du nouveau. Quelque chose qui éclipse les réceptions de Florence, de Naples et de Venise. La loge royale est prête au théâtre Apollon. Au Quirinal, es préparatifs avancent rapidement. Le gouvernement a si peu envie de rendre ce palais au Pape, que l'on remplace, dans les appartements pontificaux, les emblèmes de la papauté et de l'esprit saint par des écussons de Savoie. On parle toujours que Victor-Emmanuel viendra ici le 1^{er} janvier. Je n'en crois rien.

Des personnes à même d'être bien informées écrivent de Florence que toutes les femmes de la cour, la princesse Marguerite, la duchesse d'Aoste, la princesse Glotilde et jusqu'à la femme morganatique du roi, voient de mauvais œil qu'il aille à Rome. Les hommes, y compris le prince Humbert, ne demanderaient pas mieux que d'être affranchis de cette corvée. Les ministres sont moins d'accord que jamais sur la conduite à tenir dans les affaires de Rome.

L'opposition sera forte et compacte dans

la nouvelle Chambre, et les poussera sur ce chapitre à des excès, si tant est qu'elle ne débute pas par leur refus de voter de confiance dont ils ont besoin. Les diplomates de Florence se montrent très froids. Ceux de Rome, accrédités auprès du Pape, sont encore plus réservés, dans leurs rares relations avec le général Lamarmora.

M. d'Arnim continue à traiter de haut en bas les autorités italiennes à Rome. Il adresse ses lettres au consul prussien de Civita-Vecchia : Civita-Vecchia (Etat-Pontifical).

Le cardinal Antonelli a protesté diplomatiquement contre le séquestre de l'encyclique. Tous les journaux, sans distinction de parti, blâment ce nouvel acte de mauvaise foi avec les garanties promises au pape.

L'encyclique n'a pas encore été affichée à Rome, mais on en a répanu plus de 40,000 exemplaires.

Le 29 novembre, les anciens fonctionnaires pontificaux ont été invités à comparaître devant le signor Giacomelli pour prêter serment au nouveau gouvernement. Quatre ou cinq d'entre eux seulement ont acquiescé à cette demande, plus de mille ont refusé net, et M. Giacomelli repart pour Florence après avoir obtenu ce beau résultat. Le lendemain, les employés ont demandé audience au général La Marmora pour lui déclarer que, malgré leur refus de prêter serment, ils réclamaient du nouveau gouvernement les appointements auxquels ils ont droit.

La persécution contre les journaux catholiques continue. Tandis que des feuilles vendues au pouvoir, telles que la *Nazione*, peuvent impunément accabler le vicario de Jésus-Christ des injures les plus grossières, l'*Imparziale* est saisi pour la neuvième fois, et son gérant responsable condamné à 2,500 fr. d'amende et à cinq mois de prison, le tout pour avoir reproduit des extraits de *Gazzetta di Milano*, de Milan, *journal républicain* de Milan que l'on n'ose pas punir!!!

Malgré tous les efforts que font les sociétés secrètes pour corrompre le bas-peuple, les manifestations en faveur du Saint-Père ne se ralentissent pas. Dernièrement, les ouvriers des fabriques des tabacs se sont rendus en masse au Capitole aux cris de « Vive Pie IX. » Une manifestation du même genre a eu lieu au Transtevere.

Mais si le peuple de Rome se montre dans sa foi et dans son attachement aux vrais principes, les milliers de *reducti* que nous possédons depuis l'entrée des troupes piémontaises ne cessent d'accabler notre malheureux clergé d'insultes et d'affronts. C'est au point que les prêtres osent à peine traverser les rues, et que les quelques évêques évêques qui étaient restés après la clôture du Concile s'empressent de partir.

On écrit de Versailles, le 11 décembre, à la Gazette de Cologne :

« Les Français ont évidemment mis en position sur le Mont-Valérien ou dans la redoute un nouveau canon qui porte très-loin, car avant-hier un boulet est tombé à 1,500 pas de la demeure du prince Charles, à Versailles. C'est peut-être un essai, qui sera suivi de bien d'autres. »

« Dans quelques jours il y aura probablement une sortie du côté de Meudon, position très-exposée, dont le général Trochu paraît s'être aperçu. La prudence n'empêche d'écrire les détails de ce que nous attendons, de ce que nous devinons ou désirons. »

« On sait que tout le château de Versailles sort de lazaret pour 2 à 300 blessés. La salle des batailles est devenue une espèce de pharmacie, où en outre on travaille aux vêtements des blessés, et les machines à coudre fonctionnent à côté des tableaux de Vernet et d'Yvon. On a réservé seulement la plus splendide partie du château, la grande salle des glaces avec toute la suite des appartements royaux, et je crois que c'est dans cette salle qu'aura lieu le congrès des princes allemands. »

On écrit de Compiègne, 11 décembre, à la Gazette de Cologne :

« Le télégraphe aura déjà communiqué à l'Allemagne la nouvelle que les troupes

prussiennes ont occupé Dieppe. Donc, nos troupes ont occupé la France depuis le Rhin jusqu'à la mer, et l'étendue du théâtre de la guerre augmente chaque jour. Il est vrai que, en même temps, les difficultés d'assurer nos lignes d'étapes et d'empêcher les attaques des franc-tireurs augmentent également. Ainsi, un détachement ennemi, probablement venu de Lille, s'est emparé, hier, non loin de Ham, du conseiller privé Simon, un Prussien, inspecteur du troisième département des voies ferrées, de cinq ou six autres employés et quarante pionniers qui s'occupaient à réinstaller le chemin de fer dans cette localité. Ces prisonniers ont probablement été conduits à Lille. A Langres également, l'arrière-garde de nos troupes s'est vu enlever quelques petits détachements. »

La garde nationale mobilisée.

Lille, ce 15 décembre 1870.

A Monsieur le rédacteur du Propagateur,

L'administration avait prétendu que les mobilisés ayant des remplaçants à l'armée devaient, aux termes des lois et décrets en vigueur, être rangés dans le premier ban.

Un grand nombre d'intéressés ont saisi de la question les conseils de recensement.

L'administration a d'abord dénié la compétence de ces conseils, sans indiquer à quel autre juge pourrait être soumise la question.

Les conseils de recensement se sont tous déclarés compétents, et, sur le fond, ils ont tous décidé que, d'après les lois et les décrets en vigueur, les gardes nationaux ayant des remplaçants à l'armée ne devaient être rangés que dans le second ban, c'est-à-dire qu'ils ne devaient prendre rang dans l'appel qu'après les célibataires et les veufs sans enfants.

C'est à la suite de ces décisions que M. Testelin a pris l'arrêté du 14 décembre, publié dans le Propagateur du 16.

On nous demande si cet arrêté s'applique aux mobilisés qui ont déjà obtenu des décisions en leur faveur, ou si au contraire il n'a pour objet que d'empêcher pour l'avenir des décisions semblables ; en d'autres termes, cet arrêté vient-il annuler l'autorité de la chose jugée ?

Il nous paraît manifeste que la pensée de M. Testelin n'a pu être de donner à son arrêté une pareille portée.

Et nous le pensions ainsi, d'abord parce que les termes de l'arrêté (motif et dispositif) semblent l'indiquer ; en second lieu, parce que M. Testelin sait trop bien le respect qui est dû à la chose jugée pour lui porter une pareille atteinte ; je n'ai pas besoin d'ajouter qu'il connaît les articles 188 et 189 du code pénal dont voici le texte :

« 188. Tout fonctionnaire public, agent ou préposé du gouvernement, de quelque état et grade qu'il soit, qui aura requis ou ordonné, fait requérir ou ordonner l'action ou l'emploi de la force publique contre l'exécution d'une loi ou la perception d'une contribution légale, ou contre l'exécution soit d'une ordonnance ou mandat de justice, soit de tout autre ordre émané de l'autorité légitime, sera puni de la réclusion. »

« 189. Si cette réquisition ou cet ordre ont été suivis de leur effet, la peine sera le maximum de la réclusion. »

Mais voici une seconde question plus radicale : M. Testelin, dans son arrêté, interprète légalement les décrets du gouvernement provisoire. En a-t-il le droit, et son arrêté est-il obligatoire à ce point de vue ? Il est certain que, pour interrompre l'application du pouvoir législatif, il faut avoir le pouvoir législatif. Or, si le gouvernement provisoire a un pouvoir législatif issu de la nécessité, pour tout ce qui concerne la défense nationale, et le maintien de l'ordre matériel pendant cette situation transitoire, et si la France consent à s'y soumettre, je ne sais pas que d'autre en France puisse prétendre à un pareil pouvoir.

Que serait-ce si chaque commissaire extraordinaire pouvait, dans sa région, faire des lois à son gré ?

Je tiens à dire, Monsieur le Rédacteur, que je ne voudrais pas que l'on put voir dans cette lettre une pensée d'hostilité de ma part contre l'administration de M. Testelin. Si mon témoignage pouvait avoir

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX.

DU 18 DÉCEMBRE 1870.

— 42 —

LA GUERRE DU NIZAM

PAR MÉRÉ

XVIII

LE LENDemain.

SUITE

« Il n'est pas impossible que je meure avant le lever du soleil. »

« Mais puisque nous sommes tous mortels à la minute, je ne voudrais pas mourir déshonoré. Le comte Elona vous remettra cette lettre, et vous me rendrez votre estime en échange ; j'y compte, madame, comme sur la justice de Dieu... Personne n'a tué le comte Elona. »

« Heureux sont ceux que vous honorez de vos larmes quand ils meurent un

jour, et qui ressuscitent le lendemain pour recevoir vos sourires. »

« Je ne suis pas au nombre de ces heureux, du moins pour les sourires ; je compte sur les larmes à tout événement. »

« Vous voyez, madame, que mon étoile nuptiale continue d'avoir raison. »

« Votre bien dévoué jusqu'à demain, »

« EDWARD. »

« Jusqu'à demain ! murmura Octavie ; jusqu'à demain ! voilà un étrange billet... n'est-ce pas, Amalia ? »

« Oh ! je n'ai rien entendu ! dit Amalia d'un ton d'inquiétude déchirante, absolument rien... A chacun sa part de douleur... Quelle horrible nuit commence encore pour nous ! »

« Amalia, veux-tu que je relise ce billet ? »

« Octavie, l'amitié est souvent bien imprudente... Si j'avais un bandeau sur les yeux, pourquoi me l'arracher ? Quel odieux luxe de complaisance ! »

« C'est toi, Amalia, qui as poussé ma main sur ton bandeau ! Ce billet me donne des frissons, je ne sais pourquoi... »

« Mon Dieu, Octavie, comment tu changes de raisonnement ou de folie à chaque heure !... Te voilà maintenant réconciliée avec sir Edward par un billet vulgaire d'amoureux menteur... Vante-toi ton expérience, à présent, Octavie ! Sir Edward fait le semblant de t'aimer, et il te menace de se tuer, si tu ne l'ai-

mes pas ! Voilà le sens de son billet, je crois... »

« Et tu ne l'as pas écouté, ce billet ! — Tous ces billets se ressemblent ! A Smyrne, on m'en a montré cent dans le monde... Aimez-moi ou je me tue ! disent-ils tous ; on ne les aime pas, et ils vivent cent ans. »

« Oui, Amalia... Mais sir Edward !... »

« Sa bohémienne le consolera. — Mon Dieu ! s'écria la comtesse, supprimez la nuit et donnez-nous notre lendemain ! »

« Les deux femmes s'abîmèrent dans leurs réflexions, et au milieu de la nuit elles s'endormirent de ce sommeil agité qui arrive quand l'âme et le corps sont épuisés par les émotions. »

XVIII

LE VALLON DES TAUGS.

Le comte Elona était sorti du village après le coucher du soleil, et, en arrivant au cottage de Nizam, il trouva deux cents cipayes, armés à la légère, qui attendaient les instructions dont il était chargé par le colonel Douglas.

C'était dans ce cottage que le jeune comte avait trouvé un abri, après les fati-

gues de la nuit dernière. Nizam ne s'y arrêta qu'une heure ; ensuite il reprit la route de la montagne pour continuer son service volontaire.

Ce luxe de dévouement faillit lui être fatal. Comme il rampait sur la cime de la crête qui domine à pic le temple de Doumar-Leyna, il fut arrêté par les soldats embusqués du lieutenant Stephenson, dont pas un seul n'était connu de lui. Il essaya de parler pour se tirer d'affaire, mais on lui ferma la bouche, et on le menaça de l'étrangler s'il prononçait un seul mot.

Les soldats incrustés dans les crevasses de la montagne se communiquèrent l'un à l'autre, par signes expressifs, la nouvelle de la capture d'un Taug, afin qu'elle fût transmise au lieutenant Stephenson. Celui-ci donna ordre de garder le prisonnier, de ne lui faire aucun mal. Nizam, qui avait le génie des gestes, essaya une nouvelle explication en pantomime. On le menaça de lui lier les bras, s'il continuait.

A l'approche du jour, le lieutenant Stephenson fit embusquer sa petite troupe dans un angle sombre et boisé de la montagne, et il donna ordre d'amener le prisonnier taug.

Nizam n'attendit pas d'être interrogé pour parler.

« Lieutenant Stephenson, dit-il avec un accent de vérité inouï, je suis Tauly, mon surnom est Nizam ; je suis le plus dévoué serviteur du colonel Douglas, le chef de ce cantonnement. Laissez-moi

libre. Si le jour qui va commencer est un jour perdu, il ne sera pas facile de le réparer ; et il sera perdu si je ne parle pas au colonel... Vous vous méfiez encore de moi, lieutenant Stephenson ? Eh bien ! donnez-moi de quoi écrire au colonel Douglas, et j'attendrai sa réponse ici. Quand j'aurai fini ma lettre, vous la lirez avant de l'envoyer, et vous verrez, après l'avoir lue, que je suis votre ami, et votre allié fidèle. »

Stephenson était un jeune et novice officier, qui avait le mérite fort estimé en pareille guerre, de n'agir qu'avec une extrême circonspection. Il réfléchit quelques temps, et, sur de nouvelles instances empreintes de sincérité, il consentit à ce que demandait Nizam.

Il est inutile de rapporter ici la lettre fort développée que Nizam écrivit au colonel Douglas. Elle révélait beaucoup de choses que nous savons déjà, entre autres les tragiques scènes du temple souterrain, et elle esquissait un plan d'attaque, dont l'intelligence du colonel devait tirer un parti victorieux en le complétant. Nous pourrions nous dispenser d'ajouter qu'au retour du message, la liberté avait été rendue au brave serviteur de sir Edward.

Pendant cette journée, le colonel Douglas et sir Edward, instruits par la lettre de Nizam, visitèrent tous les postes de cipayes, éparpillés dans les massifs ténebreaux des deux forts voisins de l'habitation. C'est ce qui explique leur absence, lorsque M. Tower arriva chez le